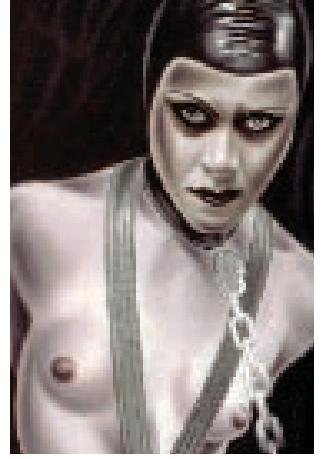


# Autour du corps asservi

R o l a n d V i l l e n e u v e



Mirka Lugosi, (détail)

*« Ce n'est pas l'objet du libertinage qui nous anime,  
c'est l'idée du mal. »*

Sade

Répondant à des soucis coutumiers, religieux ou érotiques, les modifications esthétiques (?) apportées par l'homme à son propre corps – quelles que soient les douleurs encourues à cet effet, cherchent à modifier l'œuvre de la Nature.

Scarifications, circoncision, infibulation, tatouages, piercing... se présentent ainsi comme autant d'actes gratuits, autant de supplices, commis sur telle ou telle partie, voire sur l'ensemble de l'individu.

Pour sa part, l'asservissement du corps, dont il est ici question, répond à une triple préoccupation : mercantile, pénale, ou érotique. On pense tout de suite à l'esclavage : à l'achat ou à la vente de malheureuses victimes réduites au rôle d'objets, corvéables à merci en vue de l'exécution de travaux pénibles ou de l'assouvissement de plaisirs érotiques (défloration brutale, flagellation, morsures, etc.). Et, au-delà, à la transformation du corps asservi en un jouet vivant, susceptible d'être cédé contre argent comptant à des amateurs de monstruosité propres à soulever la commisération des passants, ou l'hilarité des amateurs d'horrible. L'exemple des Comprachicos, auxquels Victor Hugo fait allusion au second chapitre de *L'homme qui rit* est, à cet égard, particulièrement significatif :

*« En Chine, de tout temps, on a vu la recherche d'art et d'industrie que voici : c'est le moulage de l'homme vivant. On prend un enfant de deux ou trois ans, on le met dans un vase de porcelaine plus ou moins bizarre, sans couvercle et sans fond, pour que la tête et les pieds passent. Le jour on tient ce vase debout, la nuit on le couche pour que l'enfant puisse dormir. L'enfant grossit ainsi sans grandir,*

*emplissant de sa chair comprimée et de ses os tordus les bossages du vase. Cette croissance en bouteille dure plusieurs années. À un moment donné, elle est irrémédiable. Quand on juge que cela a pris et que le monstre est fait, on casse le vase. L'enfant en sort, et l'on a un homme ayant la forme d'un pot. C'est commode : on peut d'avance se commander son nain de la forme qu'on veut. »*

Ces effrayantes considérations ne relèvent pas d'une fiction hugolienne : les *Comprachicos* ont bel et bien existé. Ils se livraient à de véritables trafics d'enfants, qu'ils martyrisaient et « préparaient » en vue d'une exploitation comparable à celle des animaux de cirque. Nous en voulons pour preuve cet extrait du *Journal d'un Bourgeois de Paris sous Charles VI et Charles VII* :

*« En ce temps, on arrêta des mendiants, larrons et meurtriers. Sous la torture ou autrement, ils avouèrent avoir enlevé des enfants, crevé les yeux à l'un, coupé les jambes ou les pieds à d'autres. Ces bourreaux étaient accompagnés de femmes pour mieux tromper les familles. Ils restaient trois ou quatre jours logés dans les maisons pour repérer leur affaire. Alors, en plein marché ou ailleurs, ils enlevaient les enfants et les martyrisaient comme je l'ai dit. »<sup>1</sup>*

Ainsi constate-t-on une atteinte volontaire et douloureuse à l'intégrité physique d'un sujet passif-asservi. Il arrive cependant, depuis une époque récente, qu'à la demande de couples stériles, des femmes qualifiées de mères porteuses se soumettent de plein gré, et moyennant finances, à une expérience gynécologique en prêtant momentanément leur ventre à la mise au monde de nouveau-nés. N'est-ce point là une démarche sympathique, autrement encourageante pour l'espèce que les expériences de Frankenstein ou du Docteur Moreau ? Il n'en irait évidemment pas de même, si ces sortes de pratiques devaient s'opérer dans le cadre d'une séquestration forcée...

Sur le plan pénal, l'asservissement du corps a de tout temps excité l'imagination morbide d'une foule de tortionnaires et de bourreaux volontaires, qui se sont appliqués à le rendre aussi pénible que possible. En soi, la séquestration des individus dans l'espace restreint d'un obscur cachot, malodorant, infesté de rats, constitue un véritable supplice. Qu'on imagine un instant la misère morale, le désespoir des hérétiques et des sorcières jetés vivants dans l'in-pace médiéval sans espoir d'en sortir ou d'en échapper jamais. « *Ce qui brisait plus que la torture même* », écrit Jules Michelet, « *c'était l'horreur de l'in-pace. Les femmes se mouraient de peur d'être scellées dans ce petit trou noir. À Paris, on put voir le spectacle public d'une loge à chien dans la cour des Filles repenties, où l'on tenait la Dame d'Escoman murée (sauf une fente par où on lui jetait du pain), et couchée dans ses excréments. Parfois, on exploitait la peur jusqu'à l'épilepsie. Exemple : cette petite blonde, faible enfant de quinze ans, que Michaëlis dit lui-même avoir forcé de dénoncer,*

1 – Texte établi par Roger-Henri Guerrand, Le Livre club du libraire, Paris, s.d.





Mirka Lugosi, photo peinte

en la mettant dans un vieil ossuaire pour coucher sur les os des morts. »<sup>2</sup>

Et pourtant, on pouvait raffiner sur la cruauté en se rapprochant davantage du corps lui-même. Ainsi, le *Carcan*, enserrant de très près le cou, obligeait les condamnés à adopter une invariable position pour un temps plus ou moins déterminé. Une variété particulière de carcan : le *Cep* enserrait les jambes dans deux planches de bois trouées. Cela n'empêchait pas, bien sûr, la conversation, à l'inverse de la *Muselière* métallique adoptée par les marchands d'esclaves de l'ancien Empire du Brésil. Chère à Louis XI qui en fit goûter les charmes au Cardinal de la Balue et à divers opposants, la *Cage de fer*, scellée dans une paroi murale, permettait bien plus que la séquestration dans un cachot, de contraindre ses occupants à adopter une position durable, cruellement inconfortable. Rien ne s'opposait, de surcroît, au fait d'aller promener cette cage à travers un pays comme le suggérait Jan de Leyde

à l'évêque de Munster lors de son interrogatoire en 1536, sur les Anabaptistes :

*« Eh bien ! malfaisant, lui a un jour demandé le prince-évêque, comment as-tu pu nous faire tant de tort, à moi et aux miens ? »*

*Tu vois bien que je ne t'ai pas fait de tort, curé, puisque je t'ai livré une ville fortifiée !... mais si je t'ai fait tort, je peux te faire riche... Tu n'as qu'à commander une cage de fer pour Knipperdollinck et moi et nous promener dans le pays... Ceux qui voudront me voir devront payer un pfennig blanc... Tu gagneras plus d'argent que tu n'en as perdu, et même que vaut tout le diocèse... »<sup>3</sup>*

Le procédé de *Momification*, dit « de suicide juridique », commis à l'égard d'un individu bien vivant, marque un degré supplémentaire dans l'horreur liée à l'asservissement corporel. Il ne fut d'ailleurs pratiqué dans l'Égypte antique que dans les cas de sacrilège et de lèse-majesté, sans recours possible à une substitution du condamné (comme cela se vit dans la Chine ancienne). L'un des fils du Pharaon Ramsès III, surnommé Pentaouîrît, dénoncé par des complices dans une conspiration de harem, fut ainsi recouvert d'une couche épaisse de natron<sup>4</sup> appliquée à même la peau et assujettie par des bandelettes. *« Il fait vraiment peur à regarder »* rapporte Maspero, *« les mains et les pieds sont serrés par de fortes ligatures et se crispent comme sous l'impression d'une douleur atroce ; le ventre se creuse, l'estomac saille en boule, la poitrine se contracte,*

2 – *La Sorcière*, éd. de novembre 1862, p. 433-434.

3 – Barret/Gurgand, *Le Roi des derniers jours*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1985, p. 325-326.

4 – Carbonate hydraté de sodium, utilisé pour la conservation des cadavres dans les couches populaires ne pouvant s'offrir le luxe d'une momification normale.

*la tête se renverse en arrière avec une grimace épouvantable, les lèvres rétractées, dénudent les dents, et la bouche s'ouvre comme pour un dernier cri. La conviction presque s'impose que l'homme fut revêtu vivant du maillot... »<sup>5</sup>*

C'est néanmoins sous l'angle de la sexualité morbide, que l'asservissement apparaît le plus étonnant à constater. Par voie directe, la castration offre un moyen radical de réduire l'intéressé au rang d'une « res nullius », par modification d'un aspect essentiel de son corps. Mais il est un moyen plus doux, sinon plus moral de le faire plier aux volontés de son « maître », c'est la pédérastie. « *Les jeunes sujets* » écrit le Docteur J.-J. Matignon<sup>6</sup>, « *sont, à partir de l'âge de cinq ans, en général, soumis à un entraînement physique et intellectuel, qui doit les rendre aptes à jouer leur rôle. Cette préparation est longue car ce n'est guère que vers treize ou quatorze ans qu'ils sont jugés comme étant à point et mis en circulation. Inutile d'ajouter que, bien longtemps avant cette époque, leur propriétaire n'a pu résister au plaisir de leur enlever leur virginité anale.*

« *On commence par leur faire un massage régulier de la région fessière, pour les rendre callipyges; puis, peu à peu on habitue l'anus au passage de dilatateurs, de volume progressivement croissant.* » Restons en la Chine de jadis avec le serrage (bandage des pieds des jeunes filles jusqu'à leur complète déformation). Abandonnée au début de notre siècle, cette étrange coutume pompeusement qualifiée de « lys d'or » répondait à un double objectif : asservissement presque absolu de la fille qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes pour marcher et, par ailleurs, obtention d'un fétiche servant à éveiller la libido des hommes assez riches pour s'offrir ce genre de fantaisie érotique. Le pied de la femme, remarque le Dr G. Chiffaux, est au Chinois « *ce que la poitrine est à l'Européen, le visage à l'Arabe, l'ombilic au Polynésien. Elle ne saurait donc libérer ses pieds de toute entrave qu'en faveur de son mari ou de son amant* »<sup>7</sup>. Et plus précis encore, le Dr Matignon ajoutait : « *L'attouchement des organes génitaux, par le petit pied, provoque, chez le mâle, des frissons d'une volupté indescriptible. Et les grandes amoureuses savent que, pour réveiller l'ardeur, par*

5 – *Histoire ancienne de l'Orient*, p. 479-480.

6 – *La Chine hermétique. Superstitions, crime et misère*, Paris, 1936, p. 271.

7 – *Revue d'Histoire de la Médecine*, n° IV, avril-mai 1964.

Mírka Lugosi, (photo peinte)





Erick D. Panavières,  
*Error in vein*

*trop refroidie, de leurs vieux clients, prendre la verge entre leurs deux pieds vaut mieux que tous les aphrodisiaques de la pharmacopée et de la cuisine chinoises, y compris le “ginseng” et les nids d’hirondelle.»<sup>8</sup>*

8 – *Op. cit.*, p. 235-236.

De son côté, le *Tatouage* – pratique universelle –, aujourd’hui privé des contraintes scarificatoires, se présente comme une « affiche », une invite à la volupté chez les Occidentaux. Il sert également d’aide-mémoire à celui qui fit graver sur sa peau un cœur percé d’une flèche, une pensée en fleur ou quelque objet symbolique susceptible, dans un moment de folie, de le ramener dans le droit chemin du souvenir des êtres aimés. Il existe évidemment bien d’autres moyens d’asservir le corps dans un but esthétique (tatoua-

ges ornementaux japonais), social ou magique (scarifications chez certaines peuplades africaines), voire religieux (circoncision, amputation des doigts). L'emploi du fer, précédemment évoqué, sous forme de plaques, de jambières, de casques, de pointes ou de clous attachés à des fouets, continue de son côté à satisfaire une clientèle de sadiques et de masochistes en nombre croissant, à en juger d'après les innombrables Bondage magazines du type *Exotic*, *Battling Bitches*, *Latex Slaves*, *Bizarre Spaking*, qui envahissent les kiosques à journaux et les colonnes des petites annonces spécialisées. L'atmosphère des récits offerts à un public peu exigeant quant à la qualité du graphisme<sup>9</sup> devient très vite pesante et stéréotypée, l'essentiel résidant en général dans la figuration de sexes masculins en érection et de talons aiguille les écrasant sauvagement. Il faut croire, d'ailleurs, que lesdits sexes, et leurs possesseurs, sont doués d'une très vive résistance eu égard aux supplices auxquels on les soumet sans répit : carcans d'acier, empalement, bâillonnement, menottes, etc. Chez la Baronne Steel qui, pendant ce temps, sable le champagne avec Juliette, sa lesbienne assistante. Un certain Jim, considéré d'après un prospectus de vente de ses albums, comme un « maître de l'asservissement » a une passion pour les mécanismes et les machineries ; la précision du tracé de ces statues qui s'animent, de ces robots de chair et de métal rend le climat glacé, dans un univers onirique, voire futuriste, où aucun personnage masculin n'apparaît autour de la terrible Baronne. Grâce au procédé du *piercing*, consistant à trouser les aéroles des seins, le bout des oreilles, ou le prépuce, la « maîtresse » (les femmes sont en majorité) peut traiter son « esclave » comme un chien tenu en laisse et assurer – chose essentielle – la défaite et la soumission du mâle<sup>10</sup>. Cette régression vers l'animalité enchante, bien entendu les sadiques, prêts à sacrifier leur repos à la réalisation d'un tel phantasme. Le divin Marquis leur avait d'ailleurs tracé la voie en dépeignant dans son *Histoire de Juliette* la salle à manger de Minski, l'ogre des Apennins, où les plats tout chauds allaient se placer sur les reins des filles servant de tables à ses invités. Mes bougies, leur précisait-il, « sont enfoncées dans leurs cons, et mon derrière, ainsi que les vôtres, en se nichant dans ces fauteuils vont être appuyés sur les doux visages ou les blancs tétons de ces demoiselles... »<sup>11</sup>

Marque de décadence ou signe des temps ? Qui voudrait croire qu'en avril 1997 la télévision française offrait le spectacle d'un homme nu, vu de profil, agenouillé sous un verre épais servant peut-être, lui aussi, de table animée ?

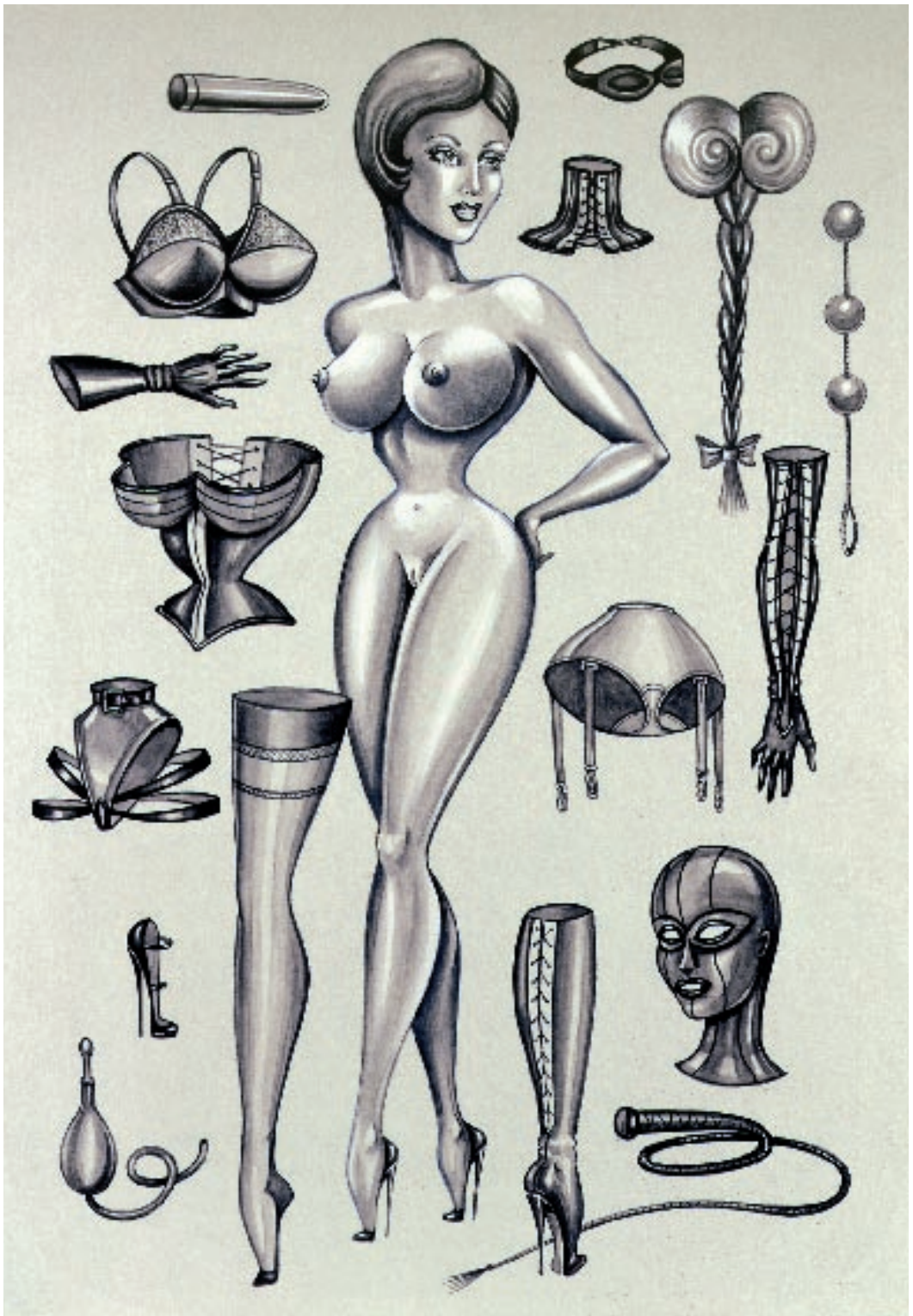
Roland Villeneuve

9 – On ne saurait comparer ces illustrations vulgaires souvent mais terriblement parlantes, avec les *100 Dessins pour illustrer Histoire d'O*, de Loïc Dubigeon, Paris, Le Club du livre secret, 1981.

10 – Ou du prisonnier, comme il en allait jadis chez les Assyro-babyloniens lorsque les souverains faisaient traverser les lèvres des guerriers vaincus par un anneau muni d'une cordelette.

11 – D.-A.-F. de Sade, *Histoire de Juliette ou Les Prospérités du vice*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1954, tome 3, p. 248-249.

12 – NDLR : Il s'agit très certainement de « Made in Eric », voir l'entretien de Laurent Goumarre avec cet artiste publié sous le titre « Le corps-objet, ou la victoire de la pensée », in *Quasimodo*, n° 5 (« Art à contre-corps »), printemps 1998, p. 109-110.



Mirka Lugosi, *La Panoplie*